

qu'à l'ordinaire, Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit & que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'vsurpent iniquement, & que nos vies ne peuvent estre mieux confommées qu'en son feruice.

I'ay parlé bien amplement dans les [61] precedentes Relations d'un excellent Chrestien, dont la foy, le zele & la pieté ont esté depuis cinq années vne lumiere bien éclatante en cette Eglise. Il se nomme René Sondihannen. Ie n'en diray qu'un mot pour le present. Cet homme va tousiours croissant dans l'esprit de la Foy, qui anime si puiffammēt ses actions, & ses discours & plus encore ses souffrances, qu'à voir la fuite de sa vie, & entendant ses sentimens on ne peut pas douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe bien souuent les nuicts quasi entieres en la priere avec tant de douceur, qu'à peine ressent-il aucune distraction. Non, disoit-il, un iour, ce n'est pas moy qui prie, au moins ie ne sçay pas ce que ie dis à Dieu: ie voy bien qu'il me parle, mais ie ne sçay pareillement ce qu'il me dit. Il m'est aduis qu'il prend mon cœur, & le retient auprès de foy, comme fait vne mere lors qu'elle careffe son enfant. Si on demande à cet enfant ce que sa mere luy a dit, il ne peut rien respondre, & ne peut dire que deux mots, qu'il ayme sa mere, & qu'elle a de l'amour pour luy.

Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin [62] de l'automne à la chaffe du castor, où il gagna à Dieu son fils aîné, que seul il auoit mené avec foy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'un mois, de luy parler plus à loisir & plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer